

Les Cahiers Li-Gres - 15 juin 1930 150

# TÉMOIGNAGES

Henri Lamelin :

## PORTRAIT CONTEMPORAIN

ANDRÉ GIDE

— Immoralisme et renoncement, c'est tout André Gide. — Il est admirable, à notre avis, que l'on puisse synthétiser ainsi, en deux termes opposés d'ailleurs l'un à l'autre, une intelligence, disons plus : une âme aussi variée dans ses rapports que celle d'André Gide. Certes, il n'est point question d'être dupe de son ironie et de la prendre pour autre chose qu'un sentiment d'intérêt, mêlé de défiance et de pitié, mais tout gratuit, envers l'homme. Gide n'est point notre directeur de conscience, même malgré lui. Nous n'en sommes venus à aimer ce génie de l'analyse qu'après maintes réserves et force débats dont le plus clair fut que nous nous refusions, en fin de compte, à prononcer une condamnation sur les secrets mobiles dont il ne craignait pourtant plus, en les exposant, d'entendre la critique. Autant que l'on peut connaître, par ses écrits, une vie étrangère, il nous semblait possible d'admettre que Gide eût passé par les phases successives de l'incertitude, de l'essai de justification, puis de l'aveu. On peut croire encore qu'il s'est longtemps défendu contre la sensualité, que l'élan de son esprit le portait tout entier à s'affranchir. Sans doute que de ce combat Gide sortit plus généreux envers l'homme, son frère, c'est-à-dire qu'il accueille volontiers les

manifestations les plus incohérentes, anormales ou artificielles de la vie, toujours mu par quelque souci évident de morale et non point par celui de conclure. Il en est qui prétendent que sa tendance à l'immoralité n'en est pas moins nette, qu'il ne cesse de se partager entre deux recherches et de vivre dans une sensuelle hésitation entre le permis et le défendu, « l'immoralisme et le renoncement ». Alors, qui sait si l'uranisme gidien n'est pas une solution désespérée à ce conflit ?

Non, nous n'aurions pas eu le courage de Charles Du Bos. Peut-on « juger », impitoyable à ce point, quand on aime ? Ni d'écrire, sur ce « vieil homme » glorieux, telle méchante phrase de M. Henri Massis. Déjà sujet de scandale, sa haine de la pudeur, qu'il appelle invention chrétienne, et son mépris de la religion dogmatique, le vouent à l'exécration des croyants ; quoi qu'on puisse penser l'auteur du *Numquid et tu ?* à la recherche délibérée de Dieu. Mais l'horreur des contraintes et d'une tyrannie de cette morale dont les préceptes lui sont aussi extérieurs que ceux de la raison, le laisserait-elle aboutir ? Sans aller jusqu'aux accusations de pseudo-évangélisme et pseudo-démonisme formulées par M. Gabriel Marcel, considérons André Gide tiraillé entre ses désirs et sa dignité, possédé, si démon il y a, par celui de la curiosité, en même temps qu'imbu de soucis esthétiques qui présupposent cette « latente affirmation de Dieu » suggérée par Charles Du Bos, Dieu étant synonyme d'ordre naturel. « — Je hais tous les gens à principes, écrit-il : ils sont ce qu'il y a de plus détestable au monde. » Cependant que l'art lui apparaît comme la seule contrainte acceptable, il ajoute aussitôt, dans son *Dostoïevsky*, ce correctif qu'on n'en finit pas de lui reprocher : « — ... Mais il n'y a pas d'œuvre d'art sans la par-

tipication du démon... » Eclatante vérité que l'on transforme tôt en grief, comme si tout l'artifice littéraire ne tirait point force et beauté, et même profit, des désordres du mal, du dérèglement, de la ruine, dans des cœurs anxieux de mort et courant à la révolte, des valeurs qu'ils avaient accoutumé de servir. La morale gidienne n'est qu'une dépendance de l'esthétique. On lui reproche d'exercer sur l'esprit humain une action décomposante: « — ... Mais, qu'est-ce que je décompose ici, écrit-il à Rouveyre? qu'un composé factice, ruineux, de morale et de préjugés, où ne s'abrite que la peur? » Gide n'a point manqué, pourtant, de quelque complaisance à accroître le désarroi. « — Le plaisir du débauché est de débaucher », dit-il. Dans son livre sur Oscar Wilde, publié à la mort de celui-ci, en 1901, à tirage très restreint, il exprime cette idée qu'en fait de plaisir il faut toujours vouloir le plus tragique; il approuve pleinement ce mot de Wilde, quittant Alger: « — J'espère avoir bien démoralisé cette ville. » Après Pierre Louys, Gide réclame la liberté des mœurs: « — Redonnez-nous la liberté des mœurs », s'écrie-t-il, et cet appel ne va point sans le commentaire qu'on en trouve dans *L'Immoraliste*: « — ... La société des pires gens m'était compagnie délectable » et dans cette lettre à A. Rouveyre: « — Ce n'est pas le fait d'être uraniste qui importe, mais bien d'avoir établi sa vie d'abord comme si on ne l'était pas. C'est là ce qui contraint à la dissimulation, à la ruse... et à l'art. Ce n'est pas moi que je protège. »

La liberté des mœurs, sans doute parce que l'amour ne peut vivre que de la séparation des êtres. Son aliment est pureté. Tout idéalisme et tout bonheur résident dans certains égarements de la sensualité. « — Les éléments troubles de l'esprit, annonce André Gide, ce seront demain les meilleurs. »

Pourquoi se cacher et, sans cesse, déguiser ses gestes, pourquoi réfréner un perpétuel désir, alors que l'unique bien, c'est la vie ! « — Oh ! si tu savais, terre excessivement vieille et si jeune, le goût amer et doux, le goût délicieux qu'a la vie si brève de l'homme!... » Ce cri des *Nourritures terrestres*, dont le jaillissement éclate aussi chez le *Prométhée mal enchaîné* : « — D'abord, je vis, et cela est magnifique... » nous semble contenir tout le tempérament gidien, sa joie de vivre et la sourde inquiétude de ne point vivre assez. Qu'importe une morale qui ne serait point celle du bonheur, celui-ci ne fût-il que momentané ! Gide l'exprime ainsi :

« — Par une enivrante nuit d'été, après le premier et unique baiser, il s'écrie : « S'il est une limitation dans l'amour, elle n'est pas de vous, mon Dieu, mais des hommes. Pour coupable que mon amour paraisse aux hommes, oh ! dites-moi qu'au vôtres, il est saint ! »

Mais quel amour ? Avec Proust, Gide tient pour vrai que l'objet du sentiment diffère seul dans l'amour d'un homme pour une femme et dans celui d'un inverti pour un garçon, mais que le sentiment lui-même, dans les deux cas, reste tout à fait semblable. L'inverti a droit aux vérités de l'amour. S'il ne peut y atteindre que par la voie détournée qui convient à ses goûts, au nom de quel principe prétend-on l'en priver et les lui interdire ? Pourquoi l'opinion s'offusquerait-elle ? Pareille passion n'avilit point l'homme, comme certains le soutiennent, mais l'élève, et ses égarements lui ouvrent un monde plus pur où les rêves de l'anormal n'ont rien de monstrueux.

\* \* \*

Pour l'amateur de parallèles, il y aurait de l'agrément à composer celui « De Proust à Gide ».

On verrait que Proust, ce peintre des désordres secrets, possédait des clartés particulières sur chacun d'eux, et qu'il en laisse soupçonner bien davantage qu'il n'en décrit. Pour parler net, Proust présente tous les instincts du voyeur, ses ruses à découvrir, ses joies complices à surprendre tout ce qui se rattache au monde voluptueux de l'inversion. Mais Proust évitera de se mettre en scène, tandis que Gide, qui a poussé l'autobiographie jusqu'au scrupule, invite sans cesse à juger son œuvre comme un acte et ne craint point de s'y proclamer. Se plaire dans l'anormal, aimer l'équivoque, cela vaut pour les deux; chacun se dissimule dans ses livres et les réticences de l'un, par contraste avec les témérités de l'autre, vont jusqu'à prendre figure d'hypocrisie.

Leur activité cérébrale, si l'on ose dire, est de nature essentiellement sensuelle. L'œuvre analyse et célèbre leurs émotions. Il y a lutte constante, pense-t-on, entre un certain ordre de vie et leurs désirs, mais ces combats ne laissent point que de leur donner une sérénité qui nous émerveille. L'amour, cependant, se heurte, pour eux, à une impossibilité physiologique. Le baron de Charlus, plus tourmenté que Gide, poursuivra le bonheur à travers d'impossibles amours, tandis qu'il semble bien que Corydon l'ait atteint au fond de ses curiosités. Ces passions, continuel attentats à l'ordre des choses, leur procurent une sensualité littéraire émouvante; le péril, seul, les retient; tout être d'exception s'avère leur parent. L'immoral constitue l'essence même de l'homme.

« — Tout artiste est au fond un sensuel, dit Proust, il est grand temps qu'on en convienne. C'est à ce prix qu'il nous fait sentir la caresse des choses... La volupté, en excitant nos puissances rêveuses, ne joue-t-elle pas, à sa manière, le rôle de la musique? »

Oui, nous aimerons la volupté comme d'autres la poésie ou la musique. Le frémissement de l'art se combine au sang et aux nerfs, il est à lui-même sa justification. Tout le système s'exprime, en quelque sorte, par la formule d'Anatole France suivant laquelle seuls « sont immoraux ceux qui n'ont pas notre morale ».

André Gide aime beaucoup l'écrivain du *Temps perdu* et le « lac de délices » de sa prose. « — Il me paraît, écrit-il dans *Incidences*, que, depuis longtemps, nul écrivain ne nous avait plus enrichis. » Proust le lui rendait en admiration. Leurs procédés littéraires sont voisins.

\* \* \*

Qu'ils le veuillent ou non, beaucoup de jeunes hommes, mordus et pour certains, bouleversés, par l'esprit gidien, lui élèvent un monument où l'introspection est la norme et l'état excessif. Cette influence profonde, nous pensons que Gide l'a réellement voulue. A Bruxelles, en 1900, il en prononçait une apologie qu'on retrouvera dans *Prétextes*; il désira toujours d'agir sur autrui. Ce souci de la prédication peut apparaître comme l'une des conséquences de son origine protestante, lui qui ne négligea point de pratiquer, après J.-J. Rousseau et Amiel, la confession littéraire. Sans doute, il ne conduit point vers un but quelconque et l'on chercherait vainement en lui un guide de vie. Il égarerait plutôt. Aussi bien prétend-il ne pas écrire pour les générations présentes, et seulement pour les futures : « — Ceux qui me comprendront ne sont pas encore nés », s'écrie l'immoraliste. Mais le pense-t-il vraiment et son orgueil ne souffrirait-il pas s'il lui manquait admirations et disciples ?

Cette influence de Gide ne s'accompagne, cepen-

dant, d'un intérêt sensible ni ne s'appuie sur une complaisance dévouée à l'égard de ceux qu'il a séduits. Sa filiation spirituelle lui est en quelque sorte étrangère. Il lui a bien imprimé ce caractère essentiel de l'autobiographie qu'il ne cessait, par la leçon et l'exemple, de recommander aux jeunes écrivains : « — On a grand tort, dit-il à Charles Du Bos, de reprocher aux jeunes gens d'écrire des romans personnels; ce sont les seuls qu'ils puissent et doivent écrire : l'*Aimée*, de Rivière, par exemple »; mais Charles Du Bos rapporte également dans son *Journal* que Gide déclare haïssable ce modèle, ce chef-d'œuvre de l'autobiographie, *Adolphe*, non certes en tant qu'autobiographie, mais à cause d'une fausse culture des sentiments, d'une fausse abnégation. Ceci explique comment son savant individualisme s'est infiltré à travers ce qu'on n'omme inquiétude et qui n'est que l'impuissance à sortir de soi, commune aux jeunes hommes et mal du siècle inévitable après les bouleversements d'une guerre, jusqu'à susciter cette pure renaissance classique dont le produit le plus beau nous semble être *Amour nuptial*, de Jacques de Lacretelle. Outre qu'elle enseigne à la fureur l'analyse et ses troubles mises en œuvre, l'école gidienne a grandement favorisé une nécessaire rénovation de la langue, du style et du mot. Ses adeptes vénèrent leur métier, ils lui dévouent leurs forces. L'art se formule en un idéal de sobriété, de justesse.

Pour le fond, la littérature ne pouvait que précipiter ce courant de « vivant désordre » déclenché par André Gide; tout esprit curieux en observera d'une rive sereine et sans humeur l'écoulement.

Henri LAMBLIN.

---